

NICOLAS LAHOVARY

SUR LES LANGUES PÉRI-MÉDITERRANÉENNES ET LEUR RAPPORT AVEC LA PRÉHISTOIRE *

C'est pour moi le plus agréable des devoirs que de commencer par l'expression de ma reconnaissance aux éminents représentants de la Science et des Lettres espagnoles qui ont bien voulu me convier ici après m'avoir prodigué généreusement leurs conseils et leurs encouragements durant ces dernières années. Je pense, en particulier, à Monsieur J. Martínez Santa-Olalla, directeur général des Fouilles Archéologiques, ainsi qu'à Mr. le professeur universitaire M. Dolç, en leur joignant un cher absent, Mr. Antonio Tovar, ancien recteur de l'Université de Salamanque, de même que J. San Valero Aparisi, titulaire de la chaire de Préhistoire de Valence. Je n'oublie pas non plus l'aide accordée à mes travaux par Mr. le professeur Martin de Riquer, de l'Université de Barcelone, et par Mr. L. Michelena, directeur du Séminaire des Etudes basques de San Sebastián.

Je suis d'autant plus sensible à l'honneur qui m'a été offert d'exposer les résultats de mes recherches dans l'enceinte de cette vénérable Université, qu'entre mon ancienne patrie, hélas, provisoirement retranchée de l'Europe, et l'Espagne, je retrouve d'anciens liens et un destin, pendant de longues périodes, curieusement parallèle.

L'une et l'autre sont situées aux confins de l'Europe, l'Espagne aux portes de l'Afrique, la Roumanie, aux frontières plus dangereuses encore peut-être, de l'immense et barbare Eurasie.

Elles ont été ainsi toutes deux les héroïques sentinelles qui ont dû se sacrifier, trop souvent sans recevoir l'aide à laquelle elles auraient eu droit, pour la défense du patrimoine spirituel commun de l'Europe entière.

Pendant que les rois de Léon et d'Aragon et plus tard les Rois Catholiques de glorieuse mémoire combattaient contre les assauts de l'Islam d'Afrique, les Princes roumains, à l'autre extrémité du monde latin, menaient, durant de longs siècles, une lutte analogue, mais plus épuisante encore, vu l'exiguïté de leurs moyens, contre

* Nos complacemos en ofrecer el texto de la conferencia que el Sr. Lahovary dio el 25 de abril de 1958 en la Facultad de Filosofía y Letras de la Universidad de Valencia.

l'Islam d'Asie, si bien que l'un de ces Princes avait reçu du Souverain Pontife le titre mérité «d'Athlète du Christ».

Ce parallélisme des destinées s'est prolongé même jusqu'à nos jours, en une certaine mesure, puisque dans notre siècle de fer et de feu, l'Espagne et la Roumanie ont dû de nouveau défendre au prix des plus cruels sacrifices les mêmes valeurs spirituelles. Si l'Espagne a pu surmonter victorieusement ces épreuves tandis que l'infortunée Roumanie a finalement succombé sous le poids de ses ennemis et par l'aveuglement de ses amis, il ne faut pas oublier que c'est grâce aux armées roumaines qui brisèrent en Europe Centrale les assauts bolchéviques en 1917 et 1918 que l'emprise de l'impérialisme communiste sur l'Europe danubiennne a pu être retardée de près de trente ans.

Pour un roumain, venir en Espagne, c'est ainsi retrouver un miroir reflétant un passé également héroïque, mais plus heureux, et qui s'achève aujourd'hui dans la gloire. C'est aussi, de plus, comme un pèlerinage à la source de l'histoire de son peuple et au berceau de son origine, car le grand Empereur Trajan qui a conquis la Dacie et y a jeté la semence du peuple roumain, était, comme chacun le sait, natif de l'Andalousie.

Il convient d'ailleurs de noter que ces destins parallèles ne sont propres dans le monde latin qu'à l'Espagne et à la Roumanie. Il n'y a point, en effet, de concordances analogues, ni avec la France, ni avec l'Italie, car après l'élan prestigieux des croisades, la France a été absorbée par d'autres projets qui l'ont amenée même à s'allier à plusieurs reprises aux mahométans de Turquie.

Quant à l'Italie, fragmentée en de multiples petits états qui se déchiraient trop fréquemment entre eux, c'est essentiellement à la seule Venise qu'elle a dû laisser le rôle de défendre la bannière de l'Europe contre l'Infidèle, et les efforts de la Papauté afin d'organiser, dans l'union de tous les chrétiens, cette lutte, sont demeurés cruellement vains.

Il nous paraît donc d'autant plus intéressant de constater que ce parallélisme des destins historiques de l'Espagne et de la Roumanie se retrouve aussi, à certains égards, dans le domaine linguistique, qui est proprement le sujet de notre causerie d'aujourd'hui.

* * *

Les analogies linguistiques auxquelles nous allons faire allusion peuvent être dues en partie à ce que, selon la terminologie de Bartoli, l'Espagne et la Roumanie sont toutes deux des «aires latérales» de la latinité et donc vouées, pour ainsi dire, à se ressembler par certaines tendances conservatrices et archaïsantes de la langue. Mais sans nier la valeur, en général, de la règle bartolienne, je pense qu'il y a là un principe un peu trop abstrait, et qu'il convient de le compléter par des données historiques plus concrètes. Je suis donc tenté d'y joindre aussi d'autres considérations. En ce qui concerne les archaïsmes du lexique latin, ou la conservation de mots latins qui ont disparu des autres langues néolatines, nous devons, en effet, observer que ces phénomènes caractérisent non seulement l'espagnol et d'autres langues de la péninsule, mais également les dialectes du Sud de l'Italie et de la Sicile. Or,

comme aujourd'hui encore, ces parties pauvres de l'Italie ont été, déjà, dans l'antiquité, des terres d'émigration. Il est donc permis de penser qu'un bon nombre des colons venus dans la Dacie Trajane, désertée par la plupart de ses anciens habitants, étaient originaires de ces régions et y ont apporté leurs tendances phonétiques et linguistiques, car ainsi que l'a indiqué le professeur G. Alessio, on a tout lieu de croire que les tendances dialectales en latin remontent au début de l'époque impériale, sinon beaucoup plus tôt encore. De même, n'est-il pas légitime d'admettre qu'une partie de l'état-major et des cadres de l'Empereur Trajan, amenés par lui en Dacie, provenaient, comme lui-même, d'Ibérie, et que le bruit de ses conquêtes et de la richesse en or de la Dacie ait pu inciter un certain nombre de ses compatriotes à y aller chercher fortune, tout en apportant dans leurs bagages aussi certaines particularités ou tendances du latin ibérique?

Mais à côté de ces traits du latin provincial qui se retrouvent dans de diverses mesures en espagnol, dans les dialectes italiens du Sud et le roumain, bien qu'étrangers, en général, tant au français qu'à l'italien littéraire, ou aux dialectes italiens du Nord, on doit mentionner d'autres points communs à ces mêmes groupes linguistiques et de nouveau étrangers aux autres langues néolatines que l'on pourrait appeler, du Nord, par rapport aux premières. Ces concordances ont leurs racines dans un passé beaucoup plus lointain qui relève du substrat méditerranéen, dont précisément l'espagnol, le catalan, les dialectes du Sud de l'Italie et de ses îles, le roumain, et surtout le roumain de Macédoine, ont conservé les traces les plus nombreuses, tant à cause de leur situation géographique que de leur relatif isolement d'aires marginales, placées souvent dans des régions insulaires ou montagneuses, relativement peu accessibles.

Sans prétendre y voir des parentés directes, nous pensons qu'il n'est pas sans intérêt de signaler, après les parallélismes politiques dont nous avons parlé, ces diverses tendances linguistiques, parallèles également, que l'on peut observer en espagnol, en catalan, et en roumain. Une étude plus serrée et s'étendant aux dialectes de l'Espagne permettrait sans doute de réunir une moisson beaucoup plus riche, mais dans le cadre qui nous est imparti, nous devons nous contenter de quelques notations très sommaires.

1) Mentionnons donc, par exemple, parmi ces tendances parallèles, la diphtongaison plus marquée de la voyelle tonique dans divers mots hérités du latin; on aura ainsi, dans les autres langues néo-latines comme le français ou l'italien littéraire, les formes non-diphtonguées: *mort*, italien, *morte*; *sort*, *sorte*; *porte*, ou *porta* en italien; *port*, ou *porto* en italien; *terre*, ou *terra* en italien; *peau*, ou *pelle* en italien, tandis que l'espagnol comme le roumain nous présentent les formes diphtonguées: *muerte*, *moarte*; *suerte*, *soartă*; *puerto*, *poartă*; *tierra*, *tseară*, *tsară*; *piel*, *piele*, etc.

2) Parmi les parallélismes dus au conservatisme lexical, ou à des significations dialectales, nous pourrions citer; *orb* avec le sens d'aveugle, tant en catalan qu'en roumain, alors qu'il a disparu avec ce sens, du français ou de l'italien; *mico*, *mica*, «un peu» en catalan, «petit» en roumain et qui paraissent provenir tous deux d'un grécisme «mikkos». Une concordance analogue s'établit du reste ici, aussi avec les

dialectes du Sud de l'Italie et de ses îles. Nous pouvons citer également la survivance, dans certaines parties de l'Espagne et du domaine catalan, du latin *albu(m)* avec le sens de blanc, *albo*, «albaet», petit enfant mort vêtu de blanc, comme en roumain, *alb*, blanc, et *albituri*, lingerie (où, ajoutons nous, on rencontre la forme plurielle des noms de choses, *-uri*, demeurée fréquente en calabrais, en particulier, sous la forme *-ura*, *urrë*, alors qu'elle a disparu de presque tous les autres parlars néo-latins). On sait qu'en français, comme en espagnol ou en portugais littéraire, ou en italien, le mot latin a été remplacé par des dérivés du germanique *blank* avec le sens de blanc, tandis d'ailleurs que dans les langues germaniques modernes, le nom de cette couleur s'exprime par des dérivées d'une autre racine, tels *wyss*, *white*, *weiss*, etc. Rappelons cependant que le français «aube» et l'italien «alba» ont conservé l'ancien sens du mot latin. Parmi d'autres analogies conservatrices de l'espagnol et du romain, nous pouvons mentionner encore, par exemple: l'espagnol «hallar» et le roumain «afla-re», du latin «afflare» trouver, qui a pu se maintenir en calabrais, mais a disparu du français ou de l'italien littéraire; puis, *yesca* en espagnol, *iască* en roumain, mais *amadou* en français; *yegua* en espagnol et *iapă* en roumain, de *equa(m)* qui n'a pas laissé de successeur dans le français ou l'italien littéraire. Citons de même, *pisar*, espagnol, écraser, roumain, *pisa-re*, avec le même sens, sicilien, *pisari*, écraser les grains de raisin; calabrais, *pisare*, battre le blé, sans termes correspondants en français ou italien littéraire; pas plus que pour l'espagnol, *llegar*, du latin *plicare*, ou roumain *pleca-re*, ou pour l'espagnol, *casar-se*, roumain *căsători (a se)*, espagnol *casamiento*, roumain *căsătorie*, *căsnicie*.

3) Une autre tendance parallèle, en espagnol et dans les dialectes ruraux de Moldavie, qui ne paraît pas avoir son origine dans l'héritage latin, mais dans de très anciennes tendances «méditerranéennes» et qui est étrangère au français et à l'italien, s'observe dans la transformation en aspirées de certaines consonnes initiales, comme le *f*, le *p*, parfois le *c*. Ainsi, au lieu du français ou de l'italien, *filis*, on a en espagnol, *hijo*; en roumain dial., *hiu*; *hierro* en espagnol, ou *hier*, en roumain dial. au lieu de *fer*, *ferro*; espagnol, *horno*; roumain dial., *horn*; de même en roumain rural, *hiepten*; pour *pectinem*, *hiatră*, pour *piatră*, *pedra*. La généralisation de ce phénomène en toscan populaire, où l'on entend même *hasa* pour *casa*, et que l'on s'accorde le plus souvent à considérer comme un héritage de la prononciation étrusque; nous confirme l'origine «méditerranéenne» de cette tendance, d'ailleurs en régression sous l'influence des langues littéraires et de la prononciation officielle, en Roumanie.

4) La mouillure du *l* géminé intervocalique est également plus marquée en espagnol et en roumain qu'en italien littéraire ou en français. On a ainsi, pour ces derniers, par exemple, *gallina*, *pollo*; gélinote, poulet, etc., tandis qu'en espagnol, comme en roumain, on prononcera, *găina*, *găină*; *pojo*, *puyo*, *puiiu*, etc.

5) On peut mentionner encore que tandis que l'italien et le français ont conservé à la fin des noms des jours de la semaine le *di*, du *dies* latin, cf. Lun-di, Mar-di, Merc-re-di, Jeu-di, Vend-re-di; ou Lune-di, Marte-di, Mercole-di, etc. en italien, le roumain, comme l'espagnol, a la forme écourtée, soit *Luni* et *Lunes*, *Martzî* et *Martes*, *Miercuri* et *Miércoles*, *Joi* et *Jueves*, *Vineri* et *Viernes*.

6) A la différence, encore une fois, du français ou de l'italien littéraire, le roumain parlé en Macédoine, présente, comme l'espagnol, un flottement marqué dans la prononciation du *v* et du *b* initiaux, qui peuvent être interchangeables.

7) Mais une particularité encore plus marquante du roumain de Macédoine et qui lui a valu même son nom d'«*aroumain*» se voit dans la prothèse généralisée d'un *a* initial devant certaines consonnes, comme *r*, *l*, *p*, *f*. Or, ce phénomène caractérise aussi de nombreux mots espagnols, on a ainsi; *ahijado* (filuleu en français); *ahorcar*, mettre en fourche, pendre; *ahumar*, pour *fumer* en français; *a-labar* au lieu de *louer*, ou *laudare*; en italien; *airado* au lieu de *irato*, en italien, ou *irrité*, en français; *a-lisar*, au lieu de *lisser*, en français; *a-peadero*; *arrasar*, pour le français *raser*; *arrecife*, au lieu du français *récif*; *arrendare*, obtenir une *rente*, louer, le même mot, du reste, avec le même sens, se retrouvant dans le roumain *arendă*, *rente*, *arendare*, louer; *arruga*, au lieu de l'italien *ruga*, ou du français *ride*; *arroz* au lieu de *riz* en français, *riso* en italien; mais *orez* en roumain; *arruinar* au lieu de *ruinare*, italien; *ruiner*, français; *arrullar*, au lieu de *roucouler* en français, etc.

On peut affirmer ici avec d'autant plus d'assurance qu'il s'agit d'une commune influence du substrat méditerranéen que cette prothèse vocalique caractérise davantage encore le basque et le berbère. Il y aurait encore bien d'autres phénomènes phonétiques propres aux langues de la Péninsule hispanique dont on retrouve l'écho dans la péninsule balkanique, comme en albanais, ainsi que dans d'autres langues anciennes, méditerranéennes et périméditerranéennes, mais le temps ne me permet pas de les énumérer ici. Je renvoie donc, à ce propos, les personnes que ce sujet intéresserait, à mon ouvrage, *La Diffusion des langues anciennes du Proche Orient*, p. 39-63. Ed. A. Francke, Berne.

8) Ce vieux fond «méditerranéen» dont nous venons de mentionner différents traits dans les langues de la péninsule hispanique, comme en roumain, parce que ces langues ont pu mieux conserver, grâce à leur isolement relatif, cet ancien héritage, peut s'observer également dans divers mots archaïques non-indo-européens qui ont pu se maintenir en Espagne et dans les pays roumains, tandis qu'ils ont disparu de l'italien ou du français littéraire. (On en retrouve, cependant, certains, en provençal et languedocien.)

Parmi ces très vénérables vocables, citons en Espagne, et en particulier, en Catalogne, d'après Mgr. Griera et M. A. Badia, les termes de, *mal*, *mallo*, *malls*, *mel*, *malu*, désignant un rocher, un escarpement, une hauteur, qui se rencontrent à de très nombreux exemplaires dans la plus grande partie de la péninsule.

Ils ont d'ailleurs leurs correspondants dans les basques, *mal-kor*, roche, *mal-kar*, flanc abrupt de montagne, *malu-kar*, hauteur rocheuse, éboulis, pierrier, ainsi que dans le mot roumain très vivant et très répandu, *mal*, berge, rive, falaise; cf. aussi l'albanais *mal*, montagne, d'où *malissores*, montagnards.

9) Dans les Pyrénées, plusieurs montagnes comprennent ce toponyme dans leur nom, ainsi le *Puigmal*, le *Vigne-male*, et probablement la *Mala-deta*.

Ce mot a fourni également des dérivés comme, en Catalogne, le *mallenguera*, c'est-à-dire l'arbre de la montagne («*aronia rotundifolia*»); dans les Pyrénées, le *mellono*. En albanais, on a le *mal-eza* ou *mal-ena*, espèce de conifère, et en roumain

le *mol-id*. Bien que le thème *mal* ait disparu du français, ne se conservant que dans le provençal, où *mèle* désigne aussi un conifère, il se rencontre dans le nom du *méléze*, de même que dans les Alpes d'Italie, où *maliso*; *mal-ancio*, *mal-eso*, *meless*, *mal-ezen* (à Bergame), *mal-izen*, *malo-zeno* (Frioul) peuvent aussi désigner d'autres plantes de haute montagne comme le sorbier et le rhododendron.

10) Des mots tels que l'espagnol *muela*, le catalan *mola*, l'anc. provençal, *mola*, *meule*; le basque *mola*, *amas*, *tas*, ou *mol-so*, ainsi que le latin *mol-es*, grosse pierre, qui est un emprunt à une langue méditerranéenne, sont à rattacher, en tant que variantes, à la même racine, de même que les autres variantes rhotacisées, comme *moça*, *muru*, *mura*, *morad*, etc., avec le sens de carrière, pierre, mur.

11) Un autre terme pré-i-e que l'on retrouve également dans les Pyrénées, en Aragon, de même qu'en roumain, est celui de *talăka*, en Aragon; *talangă* en roumain avec le même sens de sonnailles, clochettes du bétail. Dans les Pyrénées, on a aussi la forme *kaləka* ou le basque *kalaska*, tandis que dans les Alpes de la Vallée et des Grisons, on a *talag*, *talak*, *talank* avec la même signification.

12) Dans le catalan, *timba*, précipice; le valencien, *timba*, ravin, pente très raide, nous avons d'autres anciens termes pré-i-e qui ont leurs correspondants dans le roumain, *dîmb*, petite élévation, et dans le nom de la montagne *Tîmpa*; des Carpathes du Sud, ainsi que dans les *tempa*, *timpa* des dialectes du Sud de l'Italie, avec des sens du même ordre. L'origine méditerranéenne de ces mots est bien attestée par l'existence du berbère *timmi*, falaise; du guanche *time*, de sens analogue, et des formes préhelléniques correspondantes. Cf. en akkadien, *tibū*, *tebū*, hauteur; carien, *taba*, rocher.

Ces concordances, héritées des langues qui se parlaient avant le latin, dans la péninsule ibérique, comme dans les pays balkano-danubiens, sont d'autant plus frappantes qu'elles se manifestent, plus nettement encore, entre le basque et le roumain, et surtout entre le premier et l'albanais dont l'isolement a favorisé la conservation de ce très ancien héritage. Dans un article paru en juillet 1958 dans le *Boletín de los Amigos del País*, de San Sebastien, je signalais dans une liste, d'ailleurs très sommaire, cent cinquante correspondances lexicales entre le basque et l'albanais, leur importance étant d'autant plus grande qu'elles concernent, en général, des termes du vocabulaire de base et très courants.

Je cite, plus bas, un petit nombre de ces concordances, à titre d'exemples, comme:

1) Albanais, *ag*, lumière; basque, *ag-oi*, jour; *egu*, soleil, feu; *eġun*, faire jour; sumér., *ġun*, jour, éclair; touareg, *eg*, brûler.

2) Alb., *amēl*, doux, *mellem*, baume; bsq., *amul-tzu*, aimable; *mal-gu*, doux; *mal-so*, suave (Cf. arabe, *mals*, fin, délicat; berbère *ah'emmel*, affection, *amellak*, flatteur, diseur de douceurs).

3) Alb., *andēg*, là; *anagi*, à côté de; 'nde, à, dans; bsq., *anda*, où; *antz*, *andza*, vers (arabe, *and*, près, chez; berb., *andō*, où; caucasien du Nord, abkhaze, *andza*, jusqu'à).

4) Alb., *ardhi*, vigne; bsq., *ardu*, vin; substrat asianique d'Arménie, *ardi*, vin.

5) Alb., *arrē*, noix; bsq., *urr*, noisette (arabe, *rarak*, noyer; caucasien du Nord, abkh., *ra*, noix).

6) Alb., *afs*, grande chaleur; bsq., *apho*, id.; *apatu*, étouffer de chaleur (berb., *abha*, grande chaleur; guanche, *aba*, lumière, chaleur; berb. sous., *afa*, feu).

7) Alb., *ballë*, front; bsq., *bel-ar* (cauc. du Nord-Est, routoul, *kürine*, etc., *bal*, *bol*, *böl*, etc., front; dravidien du Sud, canarais; *bhāla*, même sens).

8) Alb., *bar*, herbe; bsq., *ber-ar*, id., *ber-aza*, pâturage; *ber-azan*, chaume (arabe, *barr*, *burr*, orge; somali, *bur*, blé; dravidien du Sud, canarais; *bare*, graminée, plantain; *baré*, id., en drav. toulou.).

9) Alb., *bari*, bétail; *berr*, mouton; bsq., *barro*, *barra*, mouton (berb. Mzab., *bara*, mouton; anc. syrien, *parrā*, id.).

10) Alb., *bëtem*, rester, séjourner; bsq., *baita*, petite maison (hébr., *baith*, *beth*, id.; arabe, *vātana*, séjourner; tamoul, canarais, *vīdu*, habitation).

11) Alb., *bullār*, monstre à queue de serpent; cat., *baluerna*; roum., *balaour*, id.

12) Alb., *burru*, homme, époux, mâle; bsq., *buru*, tête; *bürhoi*, rude, viril; chef, dans les mots composés comme *buru-zagi* (haoussa, *bura*, mâle; soudanais occidental, *a-buru*, homme; berb. Mzab., *buhrs*, enfant).

13) Alb., *kar-inë*, roche, *carra*, pierre du foyer; bsq., *qara-tz*, pierre calcaire (arabe, *qāra*, colliné, *gara*, gros rocher; bsq., (*h*)*arri*, *q-arr*, pierre, roche; cham, oriental et Saho, *qarā*, lave; *qārā* sommet).

14) Alb., *çikë*, *chiki*, petit; bsq., *chiki*, petit; dr., *ciqqa*, petit enfant; berbère, *a-chich*, id.

15) Alb., *tsi-çë*, étincelle, aussi *sken-di*; basq., *tsin-qa*, id., *tsin-gar*, braise (arabe, *sen(i)ga*, étincelle; berb. tg., *timse*, feu; drav. du Sud, telougou, *tsuqqa*; canarais, *ciqkë*, étoile).

16) Alb., *qal-is*, couper; bsq., *qali-tu*, tuer (cf. arabe, *qalla*, anéantir; géorgien, *qlua*, tuer; tamoul, *köl*, tuer).

17) Alb., *god-is*, battre, frapper; bsq., *gudu*, combat (cf. sumér., *gudu*, combattre; chamitique, *agaw*, biline, *gudu-b*, hache; tamoul, *quttu*, abattre).

18) Alb., *errë*, ténèbres; bsq., *err*, s'obscurcir; *arra-ts*, soir pénombre (cf. arabe, *arra-dj*, le soir; drav. du Sud telougou, *re*, obscurité; tam., *irā*, nuit.).

19) Alb., *bar*, thème de ce qui est stérile; bsq., *barr-et*, endroit stérile (cf. arab. *bar*, jachère; anc. syriaque, *bara-ja*, lande stérile; drav. du Sud, *bari*, *barrc*, desséché, stérile).

20) Alb., *ill*, astre; bsq., *ill*, la lune (cf. hébr., *ill-al*, id.; sumérien, *lil*, astre, divinité; arabe, *'ll*, briller; dravidien tam., *el*, jour; *il-an-qku*, briller).

* * *

Des correspondances lexicales, moins nombreuses, ainsi que nous l'écrivions plus haut, se montrent aussi entre le basque et le roumain et elles sont d'autant plus significatives qu'elles se complètent par des concordances de structure et de morphologie.

Parmi ces éléments du vocabulaire, nous nous bornerons à mentionner quelques termes courants, tels que: basque, *mugull*, *murgil*, *mugul*, *murgildu*, bourgeon de plante, bourgeonner; roumain (avec le rhotacisme intervocalique qui le caractérise), *mugur*, *in-muguri*, même sens; basque, *gelgaitz*, clavelée, maladie des moutons; roumain, *gālbează*, même sens; basque, *mantoin*, lait caillé ou baratté; roumain, *man-tică*, beurre (de brebis), *s-mântănă*, avec le *s* initial intensitif des anciennes langues méditerranéennes, crème. Basque, *butzan*, queue; roumain de Macédoine, *bitusă*, selle en queues de bêtes. Basque et Pyrénéen, *mal*, *malu-çar*, *mal-çor*, etc., montagne, roche, flanc rocheux de hauteur, etc.; roumain, *mal*, falaise, berge, déjà mentionné, signifie aussi montagne, cf. *Virful mal-ului*, en Transylvanie.

Basque et dialectes hispaniques en général, *çotor*, *cotto*, *cueto*, *çotu*, *cotorro*, etc., pente raide, hauteur rocheuse, lieu d'accès difficile, etc.; roumain, *codru*, forêt profonde, d'accès difficile.

Tous ces termes ont d'ailleurs une fois encore leurs correspondants dans les langues dravidiennes et d'autres langues non-indo-européennes.

De plus, le roumain, malgré sa dérivation du latin populaire, a conservé des traces importants d'un substrat, de structure agglutinante à formations suffixales en chaînes, comme le basque. Ainsi, dans ces deux langues, l'article est postposé et s'incorpore au mot, avec lequel il se décline. Le grand nombre des suffixes et la fréquence de leur emploi caractérise également le roumain. En outre, le verbe roumain a une tendance substantivale, passive ou réfléchie qui le distingue de la conception verbale active des autres langues romanes, mais le rapproche d'autant du basque.

Ainsi que le béarnais, qui a emprunté cette particularité avec d'autres, à son substrat pré-indo-européen des Pyrénées, le roumain a un traitement grammatical différent selon qu'il s'agit de termes désignant des êtres vivants raisonnables et déterminés, ou des êtres non-raisonnables ou non-déterminés et des choses.

Cette distinction est un reste des habitudes d'une langue à classes, du type existant encore aujourd'hui dans les langues du Caucase dont toute la structure est caractérisée par ce système. Certaines de ces langues ne comportent, comme le batsi, pas moins de onze classes, dont chacune présente ses formes particulières, ce qui augmente sensiblement la difficulté de ces parlars déjà terriblement complexes.

* * *

Ces particularités communes et ces ressemblances lexicales entre le roumain, l'albanais et d'autre part, le basque et les anciennes langues de la péninsule hispanique, remontent de toute évidence à un substrat pré-latin de langues méditerranéennes apparentées entre elles.

Cela m'a donné l'idée de chercher à déterminer plus exactement la place du basque, dernier témoin vivant de ces langues anciennes, dans la famille des langues mortes ou vivantes des peuples de race blanche. On sait qu'avec Schuchardt et d'autres, la mode avait été, il y a un demi-siècle, de rattacher le basque au berbère et aux parlars pré-arabes de l'Afrique du Nord. Une réaction est ensuite intervenue et avec R. Lafon, G. Dumézil, K. Bouda et d'autres, on a contesté la parenté berbère pour le rapprocher des langues paléo-caucasiennes. Aujourd'hui, d'autres savants tendraient à faire rentrer le basque dans son «splendide et mystérieux isolement» en exprimant leur scepticisme à l'égard de tout essai comparatiste.

Les points communs indéniables que j'ai pu établir entre le basque et d'autres langues prélatines du Sud de l'Europe m'ont convaincu cependant que ces différentes attitudes avaient toutes, et en particulier la dernière, le défaut d'être trop absolues ou unilatérales.

Le basque se rattache certainement à diverses langues non-indo-européennes, mais l'on ne doit parler ni d'un groupe basco-berbère, ni d'un groupe exclusif euskaro-caucasien, sans qu'il soit possible d'ailleurs de contester, ni les rapprochements observés plus anciennement avec le chamitique africain, ni ceux établis plus récemment avec les langues caucasiennes anciennes.

De ce qu'en plus de ces rapports avec des parlars si géographiquement éloignés

l'un de l'autre, comme le berbère et le caucasien, j'en avais pu découvrir d'autres avec de très anciennes langues balkano-danubiennes, était pour moi l'indication que le basque n'était, ni une langue isolée, ni un idiome que l'on pouvait rapprocher exclusivement d'un certain groupe linguistique. J'ai voulu donc étendre le champ de mes investigations au delà des groupes examinés jusqu'ici, en partant des résultats déjà acquis, et du fait, en apparence quelque peu contradictoire, que le basque présentait des ressemblances nombreuses avec le lexique chamito-sémitique, tandis que sa structure polysynthétique, la tendance passive ou nominale de son système verbal, ses formes de la déclinaison, son ordre strict, à l'origine, de la phrase, et d'autres caractères encore, le rattacheraient plutôt au groupe caucasien.

Il convenait donc d'examiner s'il n'y avait pas d'autres langues, mortes ou vivantes, du domaine méditerranéen ou péri-méditerranéen, pouvant présenter ce *double caractère*, d'un lexique souvent très proche de celui du chamito-sémitique, et en même temps, d'une structure agglutinante à suffixes en chaîne, d'aspect beaucoup plus archaïque, fort différente de la structure des langues chamito-sémitiques.

Le groupe caucasien satisfaisait en partie à ces conditions puisque son lexique comportait beaucoup d'éléments que l'on pouvait rapprocher du chamito-sémitique, tandis que sa morphologie et les tendances analogues de son système verbal, bien que celui-ci fût encore plus complexe, l'apparentaient à divers égards au basque. Mais, d'autre part, son phonétisme à tendance consonantique et syncopée, à l'opposé de celui vocalique du basque, sa large utilisation des préfixes et des infixes, alors que le basque est essentiellement une langue suffixale, son système très archaïque de nombreuses classes grammaticales qui confère à ses formes verbales, entre autres, une complication inouïe, l'existence de noms de nombres et de formes pronominales, dans les langues du Nord et du Nord-Est du Caucase n'ayant de correspondances que dans les langues de la famille mongolo-sibérienne, marquent trop les différences qui le séparent du basque pour que l'on puisse admettre, comme l'ont fait certains auteurs, que ce dernier appartienne au groupe caucasien dont il se serait détaché à l'époque proto-historique.

J'ai donc été amené à chercher plus loin dans l'Asie du Sud-Ouest, ou l'Orient moyen, des parlers dont les analogies avec le basque auraient été moins contrariées par tant de divergences. Je l'ai fait d'abord sans beaucoup d'espoir, pour constater, bientôt, avec une heureuse surprise, que ce que je poursuivais se trouvait, en une certaine mesure, en sumérien, mais d'une manière beaucoup plus frappante encore, dans le groupe dravidien. On sait que si les langues de ce groupe se trouvent surtout cantonnées aujourd'hui dans le centre et le Sud de l'Inde, elles étaient aussi répandues dans le Nord de l'Inde, le Béloutchistan (où le brahoni s'y parle toujours) et, sans doute aussi le sud de la Perse, avant l'invasion des indo-aryens vers le milieu du II^e millénaire. Peut-être même que le proto-dravidien était parlé au III^e ou au IV^e millénaire sur les rives opposées du Golfe-Persique, où les fouilles récentes de l'île de Bahrein par le Prof. Globb, ont révélé l'existence, à cette époque, d'une civilisation paraissant apparentée à celle de la Vallée de l'Indus.

* * *

Malgré les apports hétérogènes dus aux nombreux emprunts au sanscrit, aux langues Mundas, et, sans doute, à d'autres encore, les parlers dravidiens, d'essence très conservatrice, comme il ressort de leur histoire qu'il est possible de reconstituer jusqu'à une époque antérieure à notre ère, ont pu maintenir leur structure originelle ainsi qu'une bonne part de leur lexique de base.

Or, on peut constater qu'ils satisfont, dans ces deux domaines, aux conditions requises pour qu'une parenté avec le basque puisse être présumée.

Dans le cas du basque comme du groupe dravidien, il s'agit, en effet, de langues agglutinantes, ou si l'on préfère, polysynthétiques, fondées sur des systèmes de suffixes en chaîne, chez lesquelles, à l'origine, il n'y a pas de distinction entre les racines verbales ou nominales, et où la conception substantivale des racines entraîne, en général, une formation passive du verbe, où même le verbe transitif peut être conçu passivement, la racine verbale restant toujours invariable. Dans les deux cas, le système de la déclinaison est beaucoup plus simple qu'en caucasien, n'étant plus encombré par la complexité des nombreuses classes; les concordances entre les désinances casuelles du basque et du dravidien étant en outre des plus notables. La formation des substantifs abstraits, des adjectifs, des comparatifs et des superlatifs s'effectue selon les mêmes procédés en basque et en dravidien. La même particule suffixée *-a* sert, en basque comme en dravidien, pour donner un tour interrogatif à la phrase. Quant aux suffixes locatifs, les principaux, au nombre de plus d'une vingtaine, sont les mêmes en basque et en dravidien. L'ordre de la phrase originaire était strict en basque, comme en dravidien, la forme verbale se plaçant à la fin chez l'un et l'autre. Le phonétisme basque, comme celui du dravidien, est essentiellement vocalique, tandis qu'en caucasien la richesse consonantique est extrême et la tendance à la syncope très répandue, tendance étrangère au dravidien ainsi qu'au basque.

D'autre part, malgré cette structure et ces caractères si différents de ceux du chamito-sémitique, le lexique du dravidien, comme celui du basque, comprend un nombre très considérable de mots, analogues le plus souvent dans les deux groupes, qui doivent être rattachés aux langues chamito-sémitiques, avec une nuance en faveur du chamitique, en basque; et du sémitique, et en particulier du sémitique occidental, en dravidien.

Les rapprochements de vocabulaire entre le basque et le dravidien sont d'autant plus clairs qu'ils ne sont pas troublés, comme cela arrive pour le groupe caucasien, par le phonétisme de ce dernier, si différent, en général, de celui du basque, et si particulier.

Nous trouvons donc, entre le basque et le groupe dravidien, des ressemblances analogues à celles déjà signalées entre le basque et le groupe caucasien, mais aussi d'autres, en ce qui a trait au système verbal et aux déclinaisons, sensiblement moins abstruses et complexes, que dans ce dernier groupe. D'autre part, nous ne rencontrons pas entre basque et dravidien, parlers uniquement suffixaux et à phonétisme généralement de même type, présentant souvent les mêmes particularités (par exemple, en ce qui concerne la prothèse vocalique devant les liquides, des répugnances analogues contre l'emploi de certaines consonnes à l'initiale, ou à la fin des mots), les

divergences qui distinguent le groupe caucasien du basque, ainsi que du dravidien.

Puisque nous avons ainsi entre le basque et le dravidien autant et davantage de correspondances que nous n'en trouvons entre le basque et le caucasien ou, à un moindre degré, entre celui-ci et le berbère, *mais sans qu'il y ait entre les deux premiers les oppositions qui se manifestent entre le basque et le caucasien, nous estimons que c'est avec le groupe dravidien, de tous les groupes linguistiques existant aujourd'hui, ou qu'une documentation suffisante puisse nous permettre d'étudier dans le passé, que les affinités du basque sont les plus grandes.*

Le basque présente aussi d'ailleurs des analogies avec le sumérien, tant en ce qui concerne la structure que le lexique. Néanmoins, le sumérien n'est pas une langue uniquement suffixale comme le dravidien, il manifeste divers traits qu'il a en commun avec le caucasien, ou même, peut-être, avec des parlers sibériens, comme l'harmonie vocalique, mais non avec le dravidien ou le basque. De plus, son lexique offre sensiblement moins de ressemblances avec le basque que le vocabulaire dravidien. De sorte que, malgré des similarités phonétiques et autres, le basque, bien que géographiquement plus éloigné, est plus proche du dravidien que du sumérien.

Il est possible cependant que d'autres langues, comme le hourri, ou des idiomes de l'Asie Mineure orientale aient été apparentés d'une manière encore plus étroite avec le basque, car les concordances entre les suffixes locatifs basques et ceux conservés dans la toponymie de l'ancienne Cappadoce, et en général du Sud de l'Anatolie, sont plus nombreuses encore que celles que nous avons relevées entre ces suffixes basques et leurs correspondants dravidiens. Malheureusement, nos connaissances sur ces langues, disparues depuis si longtemps, sont trop fragmentaires pour que nous puissions en tirer des conclusions valables.

* * *

En résumé, le résultat de nos recherches serait le suivant: nous pensons avoir pu établir que le basque: 1.^o *N'est pas une langue sans parenté, et que c'est le cas également du dravidien;* 2.^o *que le basque ne doit pas être rapproché unilatéralement du chamito-berbère, pas plus que du groupe caucasien, la plupart des concordances basco-caucasiennes relevées, entre autres par le Prof. R. Lafon, s'étendant fort au delà de ce cadre et englobant aussi bien le dravidien que diverses langues du groupe chamito-sémitique;* 3.^o *le basque relève donc de tout un ensemble de langues très archaïques originaires du Proche-Orient, de même structure, à base de suffixes en chaîne, ayant une conception substantivale du verbe, dont le dravidien est aujourd'hui le représentant vivant le plus proche du basque à bien des égards, malgré son éloignement géographique.*

Cet ensemble linguistique dont ne survivent plus que des fragments isolés, rejetés dans des zones de refuge, était sans aucun doute continu à la fin du néolithique et au début du chalcolithique mésopotamien, lorsque le hourri, le sumérien et d'autres langues de l'Asie Mineure méridionale et orientale prolongeaient ce type vers l'Europe. *Les traces que nous en avons signalées dans la région balkano-danubienne et celles que l'on a observées dans les Alpes ainsi que dans la région ligure*

nous en révèlent le cheminement vers l'occident jusqu'aux Pyrénées et les pâturages du Nord de l'Espagne, où allaient s'arrêter les bergers proto-basques.

Ces migrations s'expliquent du fait qu'il s'agissait de tribus semi-nomades pratiquant la transhumance pour les besoins de leurs troupeaux et que l'aridité croissante des territoires de parcours avoisinant la Mésopotamie et la Syrie, ou du Proche Orient en général, incitait à chercher toujours plus loin des pâturages mieux arrosés.

Ainsi que le regretté R. Dussaud, qui vient de mourir à 91 ans, l'a montré dans son dernier et récent ouvrage, la diffusion des sémites, à partir de l'Arabie et des régions voisines, à une époque, peut-être, quelque peu postérieure, s'est effectuée de la même façon. Des tribus de pasteurs sémites, s'adonnant aussi parfois à l'agriculture, remontaient avec leurs troupeaux du Sud au Nord de la Mésopotamie en été, pour redescendre en hiver vers le Sud, et pouvaient parcourir ainsi, en plusieurs mois, d'énormes distances.

C'est dès le néolithique que s'est fait le déversement du trop plein de la population de l'Arabie sur les régions environnantes, et les Sémites se trouvaient déjà au IV^e millénaire, sinon bien plus tôt encore, en Syrie et sur les rives de la Méditerranée.

On peut penser que c'est cette lente mais irrésistible poussée des Sémites, prolongée pendant des siècles, qui a provoqué pour une part la désagrégation du bloc des populations antérieures parlant les langues du type basco-caucaso-dravidien, et qui a fini par absorber le sumérien. C'est elle qui aura répété vers la vallée de l'Indus, les protodravidiens; vers le nord, les protocaucasiens, et vers l'ouest, les ancêtres des Basques et des populations apparentées, qui allaient parcourir la région balkano-danubienne et les Alpes avant d'arriver jusqu'aux montagnes du Nord de la péninsule ibérique.

La durée très longue de ces infiltrations et de la coexistence, le plus souvent pacifique, sur les mêmes territoires, des présémites aux langues synthétiques et suffixales; et des arabo-sémites aux parlers s'orientant vers un type analytique, explique probablement pourquoi à cette opposition de structure et de conception du verbe, ne répond pas une opposition analogue du vocabulaire, qui offre, au contraire, de si nombreuses ressemblances entre ces deux types différents de langues.

Dans un ouvrage fortement documenté; *L'archéologie Mésopotamienne*, dont le 2^e tome a paru en 1953, le savant historien et archéologue A. Parrot montre justement que les plus récentes fouilles à Ur, Uruk, Assur et Mari ont prouvé «l'homogénéité foncière d'une civilisation —unique— du Khabur (au Nord-Est d'Alep) au haut-Tigre, et du Moyen Euphrate à Eridu». Cette homogénéité répondait également à une homogénéité des croyances (p. 109), et existait déjà à la fin du néolithique oriental, antérieur, comme on le sait, de deux à trois millénaires, sinon davantage, au néolithique européen. Rien d'étonnant, par conséquent, si la participation pendant tant de siècles à une civilisation à peu près semblable par des populations où les différences étaient sans doute plus marquées entre nomades et sédentaires, qu'entre peuples d'origines différentes, a provoqué une profonde interpénétration des vocabulaires et la constitution d'un trésor lexical en partie commun.

Par élimination successive, il semble donc bien que le berceau de la langue des premiers basques, si on peut déjà leur donner ce nom, doit être cherché dans l'orbite de cette civilisation où se rencontraient les langues suffixales et agglutinantes du type basco-dravidien ou caucasien et élamite et les langues à tendance déjà analytique des peuples sémites. Le phonétisme du basque, comme celui du dravidien du reste, étant moins différent de celui du sémitique occidental ou oriental du Nord de la Mésopotamie que de celui du sémitique méridional ou de l'arabe, on peut penser que le basque s'est élaboré surtout dans le quart Nord-Ouest de la Mésopotamie, aux confins de la Cilicie et de la Syrie, tandis que le dravidien se formait dans le nord et l'est, vers les frontières de l'Elam, du Sud de l'Iran et du Béloutchistan, où le brahmi y subsiste encore de nos jours. Comme les noms des métaux du basque sont différents de ceux du dravidien, du caucasien, du sumérien et n'offrent quelques ressemblances qu'avec le chamito-sémitique, il faut en tirer la conclusion que la séparation de ces diverses langues s'est effectuée au début du chalcolithique oriental avant que le métal n'entrât dans l'usage courant, soit pas plus tard que le V^e millénaire. Cependant, l'existence, en basque du nom de certains métaux comme l'or, le fer, le plomb, d'origine chamitique ou sémitique occidentale, pourrait impliquer, s'ils n'étaient des emprunts ultérieurs par la voie commerciale, que les proto-basques ayaient fait une étape prolongée, au moins de plusieurs siècles, en Asie Mineure, avant de gagner l'Europe balkanique.

* * *

Ces similarités du lexique des populations du Proche et Moyen Orient dont une partie allait se répandre et s'établir autour des deux rives de la Méditerranée en apportant à l'Europe les inventions de la civilisation néolithique, expliquent l'unité de la toponymie, de l'hydronymie et de l'oronymie pré-indo-européennes du bassin de la Méditerranée qui englobe aussi en une certaine mesure les Alpes, les Pyrénées et les Carpathes, ainsi que les régions dravidiennes de l'Inde, où nous retrouvons les mêmes termes avec les mêmes significations, ainsi que les mêmes suffixes locatifs de la toponymie méditerranéenne. Bornons-nous à mentionner ici: *mal, mala, gora, kal, kar, qarā, turu, pādu, pad, tala, tura, pura, nira, gar, gara, sara, vara, nir, ben, ven, ar, ara, men* (cf. ibér., *mend*), *ganda, gandara, ghiri, kadu, kattu, tippa, dibba, ur, uri* (noms de lieux habités, comme en basque), etc., auxquels nous ajouterons des suffixes locatifs très fréquents, tels: *-di, -ala, -age, -da, -mana, -ia, -na, -nna, -ur, -ura, -ul, -ol, -lu, -il, -ga, -patta, pad, pat, -illa*, etc.

Ces analogies si frappantes sont d'ailleurs une des meilleures preuves de la parenté originaire des langues dravidiennes avec les parlars du Proche-Orient et du Sud de l'Europe à l'époque pré-indo-européenne.

* * *

Je vais parler maintenant d'un autre résultat de mes études, résultat d'ailleurs que je ne cherchais pas et auquel j'ai abouti, comme cela arrive assez souvent, pour ainsi dire par hasard!

Au fur et à mesure que j'accumulais les rapprochements lexicaux entre le basque, le dravidien, le sumérien, le caucasien et les langues chamito-sémitiques, je constatais à ma surprise qu'aux termes chamito-sémitiques, remontant souvent à près de 4.000 ans et parfois davantage, puisque j'en empruntais beaucoup à l'akkadien, au babylonien le plus ancien et aux textes de Ras Shamra, correspondaient très fréquemment des thèmes que la plupart des linguistes considéraient comme d'origine indo-européenne, ou tout au moins obscure, sans étymologie connue.

En comparant les racines consonantiques des mots courants et souvent fondamentaux du groupe basco-caucasio-dravidien avec celles des mots correspondants du chamito-sémitique, il m'était graduellement apparu qu'un très grand nombre de ces dernières se retrouvaient aussi dans les langues dites «indo-européennes», et en particulier dans les langues classiques du Sud de l'Europe, où dans les dialectes modernes qui en dérivent. Leur proportion était beaucoup plus forte que celle à laquelle j'avais pu m'attendre, au point qu'il fallait réduire dans de fortes proportions le vocabulaire considéré jusqu'ici comme d'origine indo-européenne. Fallait-il aller, avec A. Cuny et plus anciennement Fr. Delitzsch, Isaïa Ascoli, F. Lepsius et d'autres, jusqu'à envisager l'existence, à l'origine du chamito-sémitique et de l'indo-européen, d'une langue-mère commune, le «nostratique» de Cuny?

Mais une unité linguistique, telle que celle postulée par ces auteurs, aurait supposé, en même temps, à une époque si éloignée et privée des moyens de diffusion linguistique de l'écriture ou du commerce, une unité ethnique et géographique. L'élaboration et la conservation de cette langue commune, dans ces conditions, ne pouvant se concevoir que grâce à des contacts directs et permanents dans le même cadre géographique et culturel.

Il aurait donc fallu que les ancêtres des proto-indo-européens et ceux des futurs chamito-sémitiques aient vécu ensemble, confondus dans le même milieu, pendant de longs siècles. Les linguistes, parfois éminents, qui soutenaient cette communauté d'origine, n'ont pas tenu compte, malheureusement, des données de la préhistoire et de la paléontologie humaine, soit parce que ces sciences étaient trop peu développées à l'époque où ils écrivaient, soit parce que, comme trop de linguistes, hélas, ils pensaient pouvoir résoudre, sans recours à d'autres disciplines, leurs problèmes linguistiques, en oubliant que la langue est le reflet d'une civilisation, d'une certaine situation géographique, matérielle et sociologique.

Les recherches sur les langues anciennes ne peuvent, en effet, se faire utilement sans un appel constant aux confirmations ou aux constatations des sciences préhistoriques.

Or, dans le cas du «nostratique», les confirmations nécessaires manquent totalement. Les langues chamito-sémitiques sont nées et se sont développées dans le Proche-Orient, sans dépasser, primitivement, ni le Sud de la Caspienne, ni le Sud de l'Arménie et de l'Asie Mineure, vers le Nord-Ouest, ni les rives africaines de la Méditerranée, graduellement occupées d'Est en Ouest par des populations chamitiques. *Mais aucune donnée archéologique ne nous permet de situer, dans une partie de ce secteur géographique, des populations proto-indo-européennes.* De plus, même si l'on admettait la présence, à une époque très reculée, de proto-indo-euro-

péens dans les régions au Nord et à l'Ouest de la Caspienne dans les steppes de la Russie du Sud-Est, ils auraient été séparés du monde sémitique par la barrière très difficilement franchissable des montagnes du Caucase et du Nord de l'Iran, sans parler de l'obstacle de la Mer Caspienne, beaucoup plus étendue à cette époque que de nos jours. Aucune trace archéologique d'une pareille interpénétration n'a pu, du reste, être retrouvée.

La préhistoire s'oppose donc à la possibilité de l'existence, soit autour de la Caspienne, soit en Syro-Mésopotamie, au néolithique, d'un noyau commun aux proto-indo-européens et aux futurs chamito-sémites.

Certes, on pourrait invoquer l'hypothèse d'une monogénèse des races et des langues humaines, mais elle est indémontrable; les faits des langues connues ne s'y conforment pas. De plus, la tendance actuelle, sans aller jusqu'à l'extrême, comme Van Ginneken et d'autres, qui estimaient que la langue parlée est une invention récente ne remontant que peu au delà du néolithique, veut voir dans les langues dignes de ce nom, un phénomène, malgré tout, d'une ancienneté seulement relative, probablement du paléolithique supérieur. Cette origine serait donc sans rapports possibles avec la monogénèse supposée de l'espèce humaine, demeurée longtemps probablement sans moyens d'expression phonétiques ou morphologiques logiquement élaborés, ceux-ci ayant dû se constituer tardivement, d'une manière indépendante, dans diverses régions du globe.

D'autre part, la masse des apports anciens chamito-sémitiques, mais surtout sémitiques, dans les langues indo-européenne, dépasse tellement ce que l'on admettait généralement jusqu'ici malgré les efforts des linguistes que je viens de citer, que l'on ne peut les considérer comme de simples emprunts sporadiques dus aux échanges et à la navigation entre les rives opposées de la Méditerranée.

En effet, c'est non seulement la proportion de ces mots qui est importante, mais leur valeur de mots fondamentaux, car ils désignent des relations de parenté, des parties du corps, l'habitation, sans parler du vocabulaire rural, la plupart des noms des animaux domestiques et des plantes cultivées, et d'innombrables toponymes.

Tant d'emprunts et de si importants ne peuvent s'expliquer que par une longue cohabitation des proto-indo-européenne, avec des populations sémitiques ou lato sensu, méditerranéennes.

Cette coexistence cependant n'a pas eu lieu dans l'Asie occidentale, selon la thèse du «nostratique», mais bien en Europe même, et nous pouvons même en déterminer l'époque.

C'est ici que la préhistoire nous donne la clef du problème, si nous voulons bien faire appel à elle.

Vers 3.500 avant notre ère, l'Europe se trouvait encore dans la phase mésolithique. Des populations très clairsemées de chasseurs et de pêcheurs y vivaient pauvrement en s'aidant de la cueillette faite par les femmes. C'étaient des nomades, sans villages, sans poterie, sans animaux domestiques, s'abritant l'hiver dans des grottes, et dont la vie n'était guère différente de celle menée, dix mille ou vingt mille ans auparavant, par les chasseurs de mammoths.

En regard, le Proche Orient connaissait déjà depuis plus de deux mille ans, sinon même bien davantage, selon les dernières datations effectuées à l'aide du radio-carboné 14, dans les fouilles de Jéricho, une civilisation en voie d'urbanisation, ces outils en cuivre et parfois en fer, la céramique, l'élevage, la culture des céréales et des arbres fruitiers, le tissage d'étoffes. Bientôt allaient se manifester les débuts de l'écriture et de la grammaire, et même ceux de la science, puisqu'il semble bien que des éclipses du soleil aient pu être prédites dès le IV^e millénaire.

Avec les progrès de l'agriculture et de l'élevage, les habitants de ces régions, dont la civilisation était tellement en avance sur l'état de l'Europe, allaient bientôt se multiplier rapidement et cette augmentation de la population, qui devait coïncider avec le début du dessèchement progressif du Nord de l'Afrique et du Proche Orient, ne pouvait qu'inciter des groupes de plus en plus nombreux à chercher, même au loin, des terres plus fécondes et de meilleurs pâturages.

Le continent arriéré à ce moment, mais bénéficiant d'un climat favorable et trop peu peuplé pour pouvoir s'opposer à l'arrivée de nouveaux immigrants, et qui remplissait donc toutes les conditions requises pour inciter ces orientaux à le coloniser, c'était l'Europe!

Ainsi, dès la fin du IV^e millénaire et au cours du millénaire suivant, après les protobasques, des sémites d'Anatolie et de Syrie, mêlés à d'autres populations asiatiques, commencèrent à se répandre en Europe, par vagues successives, en franchissant les Dardanelles et l'Egée, et en remontant la vallée du Vardar, puis celle du Danube pour arriver jusqu'en Silésie et sur les terres à l'ouest de l'Allemagne.

D'autres colonisateurs occupaient la Crète, la Sicile, la Sardaigne et l'Italie, d'où ils s'étendaient sur la plus grande partie de la France et jusque dans le Sud-Est de la Belgique.

Des chamites venus du Maroc, puis, plus tard, des émigrants en quête de métaux, arrivés de Syrie et de la Méditerranée orientale par mer, s'établissaient dans le Sud et l'Est de l'Espagne, ainsi qu'au Portugal, d'où une partie d'entre eux devait repartir pour peupler la Bretagne et les Iles Britanniques.

Ces diverses phases de la colonisation de l'Europe et de son peuplement nouveau par des populations de race méditerranéenne, du type dit ibéro-insulaire ou parfois atlanto-ibérique, proche du type arabe actuel, ainsi que la diffusion de la civilisation néolithique qu'ils y apportaient avec leurs bêtes domestiques, leurs grains, leur céramique, leurs techniques diverses, ont pu être très exactement découvertes et reconstituées depuis le début de ce siècle, grâce aux fouilles de nombreux préhistoriens, dont beaucoup sont d'éminents savants espagnols.

(On peut trouver les indications bibliographiques afférentes dans l'ouvrage déjà mentionné de l'auteur.)

Il ressort de leurs recherches que ces colonisateurs qui parlaient des langues déjà riches et perfectionnées, et qui avaient un vocabulaire complet pour toutes les nouveautés qu'ils introduisaient dans ce continent encore sauvage, devaient nécessairement le transmettre aux autochtones, les proto-indo-européens qui ne pouvaient avoir de mots pour des animaux, des plantes ou des objets qu'ils n'avaient jamais connus jusqu'alors. Le prestige dont ces civilisateurs jouissaient parmi ces

populations qui accédaient grâce à eux à une manière de vivre supérieure, s'étendait, sans doute, non seulement à ces vocables indispensables pour désigner des êtres ou des choses nouvelles, mais à toute leur langue, d'autant plus que les autochtones avaient probablement aussi recours aux guérisseurs ou sorciers de ces étrangers, pour eux si savants. C'est là, sans doute, l'explication que tant de désignations de parties du corps, que l'on présumait «indo-européennes» sont, en réalité, aussi d'origine sémitique. Il devait bien y avoir auparavant des noms pour elles dans les langues européennes, mais le prestige des nouveaux venus et de leurs guérisseurs devait les faire remplacer par ces termes plus «élégants», de même que le snobisme a introduit en français et dans d'autres langues, beaucoup de mots anglais qui se sont souvent substitués à des mots nationaux déjà existants et ayant la même signification.

Si cette influence massive sur le lexique indo-européenne et même, en partie, sur sa morphologie (cf. p. 300-301 de mon ouvrage) ainsi que les caractères divers qui le rapprochent des langues sémitiques, n'ont pas été reconnus jusqu'ici par beaucoup de linguistes malgré un nombre de plus en plus grand d'illustres exceptions, particulièrement en Italie et en Espagne, il faut sans doute en chercher la cause dans le compartimentage qui règne, malheureusement trop souvent, entre les diverses sciences, ou même entre les différentes branches d'une même discipline, comme la linguistique, où trop de savants ont tendance à se cantonner dans leur spécialité.

Ainsi, par exemple, un linguiste pourtant de valeur comme Norbert Jokl, a consacré de nombreuses pages à tenter de prouver que *mal*, *mala*, était un vocable indo-européen, et n'a jamais voulu reconnaître son origine méditerranéenne, alors qu'il lui eût suffi de savoir que *ce mot*, avec le même sens, existait dans de très anciennes langues d'Afrique ou de l'Asie qui n'avaient pu l'avoir emprunté d'une langue indo-européenne, pour renoncer à son erreur.

C'est là en effet que, trop souvent, une faute de méthode est intervenue. Il ne suffit pas qu'un terme se retrouve dans plusieurs langues indo-européennes, même dans leurs états les plus anciens et que son évolution phonétique se soit faite dans le cadre du phonétisme indo-européen, pour qu'il soit d'origine indo-européenne. Il faut s'assurer tout d'abord qu'on ne le retrouve pas dans des langues d'une autre famille, où il ne peut être un emprunt. Si c'est le cas, comme les civilisations du Proche Orient ont précédé de beaucoup celles de l'Europe, les thèmes anciens qui se rencontrent, à la fois, dans les langues de ces civilisations et dans les langues indo-européennes, ne peuvent être dans ces dernières qu'un emprunt aux premières.

C'est ici que la préhistoire et la protohistoire permettent d'arbitrer maints problèmes linguistiques. Grâce à la méthode de datation par le carbone 14, beaucoup plus précise que les déterminations très laborieuses et délicates des gîtes archéologiques selon les stratifications des types de céramique ou d'autres objets, on peut établir aujourd'hui des chronologies plus simples et moins incertaines. On sait ainsi, par exemple, que le néolithique de Jarmo, à l'Est de Ninive, remonte à environ 5.000 ans avant notre ère, que celui de Jéricho est très sensiblement plus ancien encore, tandis que celui du Nord des Alpes, selon des données publiées récemment

dans *Science*, par H. Tauber et Troels Smith sur le néolithique d'Egolzwil, contemporain de la civilisation de Cortaillod ancien et de Rossen, et celui d'Aamosen, au Danemark, de la phase tardive de l'Erteböllien, ne débutent respectivement qu'autour du chiffre moyen de 2.750 et de 2.600 avant notre ère.

Si le néolithique fait plus tôt son apparition dans le Sud-Est de l'Europe et la vallée du Danube, on n'en voit pas moins combien est considérable l'antériorité des civilisations du Proche Orient. Les autochtones européens ont cependant rapidement mis à profit les enseignements que leur apportaient les Méditerranéens et, pourvus désormais, grâce à l'agriculture et à l'élevage, de ressources alimentaires beaucoup plus grandes, ils se sont vite très fortement multipliés, au point que mille ou douze cents ans plus tard, ils se sont sentis à l'étroit au Nord des Alpes et en Europe Centrale d'où ils ont commencé à se répandre à leur tour au delà de leur domaine primitif. C'est ce qu'on a appelé l'expansion «indo-européenne», la reconquête de l'Europe, somme toute, par les anciens autochtones devenus nombreux, puissants et bien organisés, sur les descendants des colonisateurs orientaux.

Mais ces mouvements ne se sont pas faits d'une manière régulière, ils ont eu des oscillations de flux et de reflux. Une frange de populations, tantôt plus «méditerranéennes» qu'«indo-européennes», tantôt le contraire, selon le hasard de ces fluctuations, s'est formée ainsi nécessairement entre les deux zones pendant les quelques quinze siècles qu'a duré la poussée indo-européenne jusqu'à sa main-mise définitive sur le Sud de notre continent. C'est là, peut-on penser, la clef du problème posé par des peuples, comme les Ligures ou les Pélasges, que certains ont considéré comme des méditerranéens, alors que d'autres ont voulu voir en eux des proto-indo-européens. En réalité, ils faisaient partie de cette frange mouvante où, suivant les époques et les régions, l'élément méditerranéen conservait plus fortement ses positions ou, au contraire, il se désagrégeait plus rapidement sous la poussée des bandes venues des plaines du nord ou du centre de l'Europe.

C'est ainsi encore que les sciences historiques viennent apporter leur indispensable contribution à l'éclaircissement de problèmes linguistiques qui ont fait couler beaucoup d'encre.

On pourrait peut-être soulever l'objection que ces conclusions s'appuient sur des rapprochements qui, bien que très nombreux, seraient hasardeux, s'agissant de comparaisons entre des langues très anciennes et des langues encore parlées aujourd'hui. Mais si l'évolution des langues indo-européennes a été dans l'ensemble rapide, et si, même du latin à certaines des langues néo-latines, les transformations sont considérables, la situation se présente tout autrement pour ces langues archaïques du Proche Orient et celles qui en dérivent. Pour ces parlers qui plongent leurs racines dans le plus profond passé, proche encore des origines du langage, les mots avaient conservé leur pouvoir quasi-magique. Enoncer le nom d'une chose ou d'un être vous donnait sur lui un pouvoir, pouvait même l'évoquer, l'obliger à se présenter, car le mot était inséparable de ce qu'il désignait, en était comme l'ombre.

C'est pourquoi, comme en hébreu, on ne devait pas prononcer le nom de la divinité, et que dans ces anciennes langues une seule erreur dans la récitation de

formules rituelles leur enlevait toute efficacité et obligeait l'officiant à recommencer toute la cérémonie. On comprend facilement que ce caractère quasi-magique de la parole devait prêter au mot une extraordinaire stabilité, car toute altération lui déroband une partie de sa valeur le falsifiait en quelque sorte, on devait le prononcer avec le maximum de fidélité, d'autant plus qu'à défaut d'écriture, seule existait la tradition orale. C'est là, le secret de l'extraordinaire conservation du vocabulaire ancien dans les langues dravidiennes, ou même dans les anciennes langues chamito-sémitiques dont les mots ont traversé des millénaires en restant souvent pratiquement inchangés. Les comparaisons en sont donc beaucoup facilitées et rendues d'autant plus sûres.

La méthode de détermination chronologique par l'isotope du carbone 14, encore perfectionnée ces dernières années, et à laquelle il était fait allusion plus haut, a apporté aussi plus directement son aide à la linguistique en permettant de corriger la chronologie trop courte de l'histoire mésopotamienne mise à la mode récemment, en particulier par Albright.

Par contre, l'ancienneté des langues «indo-européennes» en tant que constituées avec le vocabulaire de civilisation agraire, pastorale, ou même déjà en partie métallurgique et maritime, qu'elles nous ont transmis, devrait être sensiblement rabaisée. On peut considérer qu'elles ne se sont pleinement formées qu'après l'adoption par les populations européennes de chasseurs et de pêcheurs, des civilisations néolithiques et du bronze apportées par les colonisateurs venus du Proche Orient. Ce ne serait donc qu'au cours du II^e millénaire et surtout dans sa seconde moitié qu'elles auraient pu achever de se constituer avec le trésor lexical qui leur est attribué, tandis que les langues orientales paraissent être déjà fixées au IV^e millénaire, lorsque débutent leurs systèmes graphiques.

* * *

En résumé, nous avons tenté de montrer que, géographiquement, les langues pré-indo-européennes du Sud de notre continent se rattachaient primitivement, par une série de chaînons continus de l'Ibérie à l'Inde, aux langues du Proche et Moyen Orient. Nous avons vu s'ouvrir ainsi sur la profondeur des temps de nouvelles perspectives en constatant que le passé linguistique européen ne se limite plus désormais aux langues dites classiques, ou à celui des parlers «indo-européens» plus anciens, car il plonge des racines multiples dans le substrat linguistique, d'une vieillesse bien plus vénérable encore, du Proche Orient chamito-sémitique. Mais ce groupe chamito-sémitique tient à son tour, par de nombreux liens, aux langues plus archaïques de type agglutinant, dont le basque, le caucasien et le dravidien sont, de nos jours, les seuls survivants et qui les avaient précédés dans ces régions.

Notre horizon ne doit plus se borner ainsi à l'Europe et aux quelque trois millénaires de l'évolution des langues «indo-européennes», mais s'élargir dans l'espace et le temps jusqu'à comprendre tout le Proche et Moyen Orient et à remonter le cours des siècles jusqu'à l'époque lointaine et presque fabuleuse du néolithique oriental d'il y a sept ou huit mille ans.

